

PATOIS VIVANT

Novembre 1980

n° 7

Dans ce numéro :

Le bouvier.

Antonin Morlevat.

L'alambic de Roche.

Jean Chambon.

En revenant de vendanger.

Thérèse Guillot.

Quand je semais mon avoine,

chanson populaire chantée par Antonin Morlevat.

Histoire de loup

Marcel Epinat.

Une dot en 1923.

Maria Avignan.

Une histoire de chasseur, "messe de minuit".

La basane, chanson stéphanoise.

Joseph Barou.

Le bouc d'Essertines.

Marcel Epinat.

Transcription : Andrée Liaud, Joseph Barou, Mme Chèze.

Illustrations : Andrée Liaud, Joseph Barou.

Les textes de ce bulletin ont été recueillis au cours des veillées mensuelles du groupe Patois Vivant qui se déroulent chaque premier mercredi du mois à 20 h 30 au Centre Social de Montbrison. Tous les amis du patois forézien sont cordialement invités à ces rencontres.

PATOIS VIVANT : bulletin du groupe *Patois Vivant* de l'Association des usagers du Centre Social de Montbrison.

Directeur de la publication : Claude Latta.

Siège Social : Centre Social, rue des Clercs, 42602 MONTBRISON Cedex.

Dépôt légal : 4^e trimestre 1980.

Le bouvier

J'ai toujours fait le bouvier. J'étais loué au mois. J'ai pris une place en 1945, j'y suis resté trente-deux ans, toujours avec les bœufs et mon aiguillon.

Je partais de chez moi, c'était six heures ; en arrivant chez le patron je buvais mon café et j'allais soigner les bœufs, nettoyer les vaches. Ensuite j'allais étriller les bœufs, laver la queue, la peigner : il fallait qu'ils soient propres. Après le casse-croûte, je chargeais la charrue dans le tombereau et me voilà parti dans les terres, et en avant jusqu'à midi, allez Mignon, file ! Je revenais à midi, je donnais à boire aux bœufs et ensuite leur ration. Je repartais jusqu'à la nuit. Et le soir je revenais chez moi, parfois c'était neuf heures du soir, et content quand même, que faire !...

Pour lier les bœufs, vous les prenez à l'étable, vous leur mettez le joug, le "fronta"⁽¹⁾, les lanières sur le front autour des cornes. Les bœufs ne sont jamais dressés à être attelés des deux côtés contrairement aux vaches. Il ne faut pas les changer de place, car alors ils n'avancent pas, ils ne savent plus tirer. S'il y en a un habitué au côté droite si vous le liez du côté gauche, il se tourne de travers. C'est comme pour nous, travailler de la main gauche ou de la main droite.

Pour les dresser, après les avoir liés, vous les attelez au cultivateur⁽²⁾, c'est ce qui les dresse le mieux, sans trop les forcer pendant une journée. Puis le lendemain, vous prenez la charrue. Le patron venait les guider un jour seulement et ensuite ils allaient tout seuls.

Il y a des bœufs qui sont plus vifs ; j'avais une paire de bœufs rouges, ils étaient fiers, c'était comme des taureaux. Une femme ne pouvait pas les guider, oh non ! même avec un char derrière, ils lui fonçaient dessus.

Si j'avais eu un compteur au derrière, j'aurais autant de kilomètres qu'une auto, parce que j'en ai fait du chemin à travers champs, là-haut, du 1^{er} janvier au 31 décembre, ça faisait long.

Les bœufs font à peu près trois kilomètres à l'heure, la terre faisait cent trente mètres, eh bien, je faisais quinze aller et retour. Une année, j'avais une paire de bœufs de rechange. Me voilà parti, je les attelle au milieu de la cour pour aller labourer. Mais attention, ils y allaient à la manœuvre ! Ils marchaient plus vite que les miens. Ils n'avaient pas le temps de tourner au bout de la terre. Le patron, quand vint le soir, me dit :

- Tu as labouré tout cela ?

Et je lui répondis : eh oui

- Eh bien, tu as bien marché.

Moi, les bœufs, je ne les bousculais pas. Une fois, le patron voulut les prendre pour aller labourer (j'étais à Chantepredrix cette année-là). Il me dit :

- Tu feras attention parce qu'ils m'ont ramené à l'étable, hier.

- Oh ! les bœufs n'ont pas voulu avancer ? Oh ! ça m'étonne.

Je prends les bœufs, la charrue. Les bœufs marchèrent parfaitement, ils connaissaient à qui ils avaient affaire [ils connaissaient la bête].

Parfois il y avait des bœufs qui n'arrivaient pas au bout de la terre, ils tournaient alors qu'il restait quatre mètres à parcourir, je ne voulais pas de cela. Quand je les avais depuis quatre jours à la fin, ils étaient tranquilles. Ils prenaient le pas. Il fallait aussi les faire ferrer. Il fallait monter à Châtelneuf. Ils bougeaient beaucoup, il y en a qui étaient très difficiles à ferrer. C'était Jean-Marie qui ferrait. Comme il était farceur, une fois il dit à Pommet qui attendait son tour : "Tiens-le par la queue et ne le lâche pas hein, tiens-le bien, ne le lâche pas!" Pommet saisit la queue, tout à coup, l'autre, vlan ! tzoum! ... et mon Pommet se trouve tout crépi. Jean-Marie n'en faisait pas d'autres. C'était bien un brave homme !

Une bonne paire de bœufs dure deux ans, deux ans et demi. Ce ne sont pas des anguilles ! Ensuite ils se vendaient et il y avait une étrenne pour le bouvier.

La dernière année, il y eut le tracteur. Mais j'avais toujours les boeufs pour faire le tour du champ parce que le tracteur ne passe pas au bord des terres, lui.

Antonin Morlevat

⁽¹⁾ fronta : coussin frontal en paille tressée, en tissu ou en peau, qui se met sous le joug.

⁽²⁾ cultivateur : appareil de culture à roues, muni de dents complétant l'action de la charrue par un piochage léger.

Le bouvie

J'é toujours foué le bouvie. J'èrïn luyo o mé. Sé rontro on 1945, n'i é demouro trante douz'an ; toujours avé lou bo è mon aguyè.

Je portchïn de vé chime ou'ère se z'ure ; on arivan beyïn mon kafé, è pé opré olè ponsè lou bo, kurè lé vache. E opré nétéyè kelou bo, ou foule k'é sézon propre, lovè lo kouo, lo pignè.

Opré, kasso-krouto, èè charjayïn ma charu djïn mon toumbaré è me vétchio portchi po lé tère, è an 'avan juska médje, alé Mignon, filo !

E me rondjïn o médje, dounayïn a bère o lou bo, lo ration opré. E tournè portchi jusk'o lo neu. E le sé me rondjïn vé chime, devé ou'ère nove ure do sé ; è kounton kan même, ke fére !...

Po lyè lou bo, te lou pron o l'étrèble, l'i bète le jon, le fronta, lé juyé su le fron otour de lé korne. Lou bo son jomé donde de lou dou lè, o kontrère de lé vache. Lou bo fo pè lou chanjè de lè, é van pè, é san pe tchirè, koi. Si n'y a vun ké atiolo do kouto dre, si le lyé do kouto goche, o se viroro su in lè. Koumo nou travoyè de la man goche ou de la man drétche, ou'é lo mémo.

Po lou dressè, opré lez'avé lyo, louz'atialaye, te preniè le grapin, ou'é itche ke te lou dressayïn le mio, in jour, pè tro lou fourssè ; è pui le londeman, o lo charu. Le potron vene tchirè in ko davan, juste in jour, è opré, tou sou.

N'y on'o ke son plu vif. N'on ayïn in paré de rouji, é l'eron fiér, ou'ère de bo ! Ino feno pouye pè veni tchirè davan, in ! o no ! même avé in chèr o tchio, é li fonsavon dessus.

Si j' ayïn gu in konture o tchio, j'orïn tan de kilomètre k'in'oto porsike je n'on é foué de kilomètre po lé tère omon, do premiè janvié o trante v'un déssanbre, ou fouéze lon.

Lou bo fon o pou pré tré kilomètre o l'ure, la tèra feze san tranto mètre, è bon, fèzīn kinze vouyaje.

Ino sézon, j'ayīn in paré de bo de rechanje. Me vétchio portchi, louz'atiale o métan de lo kour, po alè charoulè. Mè atantion, é y alayon o lo manœuvre ! E marchayon plu vite ke lou mi, é l'oyon pè le ton de virè o bou de lo tèra. Le potron, kan o veni , le sé, o me diezi :

- T'é charoulo tout'ékon ?

è li djizio :

- E voua !

- E bon, t'è bon marcho !

Me, lou bo, je lou bouskulavīn pè. N'y o mè ino vé, le potron voulu lou prondre po lè charoulè (j'érīn o Chanto-podri kelo sézon). O me djezi : "Te méfiorè porsike é m'an meno déyè ayī,

- 0 ? Lou bo t'on meno déyè. O, ou m'étone.

Prene lou bo, lo charu ; lou bo marchèron inpékable, é kounussion lo bétchi.

Devé n'y o de bo kléron pè orivo o bou de lo tèra, é viravon, n'on demouraye katre mètre. Je voulīn pè ékon. Kan lez' ayīn gordo tré katre jour, o lo fin é l'éron trankile. E prenion le pè.

Foule lou fère farè ossi. Foule montè vé le Chèté. E é boujavon, n'y aye k'èron infarable. Ou'ère Jan-Mari ke farave. Moukère ko l'ère, ino vé, o djizi o Poume k'otonde son tour : "Tchin le po lo kouo, è le lècha pè, in, tchīn le bian, le lècha pè !" Poume arape ko bo. Tou por in ko, l'otre (le bo) :vlan ! tzoum !... E mon Poume tou krépi. O n'on feze pè d'otre. Ou'ère bon in boun'ome.

In bon paré de bo dure douz'an, douz'an è djemi. Ou'ère pè dez'anguie ! Opré é se vondion è n'y aye l'étreno po le bouvie.

Lé dorère sézon, n'y aye le traktur. Mè j'ayīn toujours lou bo po fère lou bor porsike le traktur pèsse pè le bor de le tère, se.

Antonin Morlevat

DERNIERES PUBLICATIONS DU CENTRE SOCIAL DE MONTBRISON :

CAHIER DE L'UNIVERSITE POPULAIRE n° 4 : au sommaire

"Santé animale, santé humaine" par le docteur Laurent Cadiou, vétérinaire.

Psychologie : cinq articles par J. F. Skrzypczak, professeur de philosophie.

VILLAGE DE FOREZ, supplément au numéro 3 , pochette de 15 dessins d'Elie Lavigne :

Montbrison, Champdieu, Sain-Romain-le-Puy, Sury-le-Comtal,

Monverdun, Pommiers, Rochefort, Verrières, Margerie, Moingt

Notices historiques de Claude Latta, professeur d'histoire.

Pour obtenir ces diverses publications s'adresser :

ASSOCIATION DES USAGERS DU CENTRE SOCIAL DE MONTBRISON

Rue des Clercs, 42602, MONTBRISON Cedex - tél-58-04-55

L'alambic de Roche

vu par Célestin Masson

A Roche, autrefois, quand il n'y avait pas de privilège pour faire l'eau-de-vie, c'était "le Mian" qui la faisait dans les maisons.

On chargeait la chaudière et les tuyaux dans le tombereau, et le voilà parti dans les villages pour faire cuire le marc de raisin tiré de la cuve, marc qui était bien conservé dans les bennes couvertes de terre mouillée pour que l'air n'y entre pas.

Après, quand on donna des privilèges, les vigneronns avaient droit à mille degrés : 20 litres de cinquante degrés, qu'ils aient une cartonnée de vigne ou 10 ; chaque maison avait droit à ses 20 litres. Donc, c'est Rémi de Roche qui monta un alambic au bord de la rivière, dans une cabane, près de la source de Saint-Martin, et il se mit à faire l'eau-de-vie pour les habitants de Roche.

C'était une grosse chaudière en cuivre avec un couvercle bombé des deux côtés. De ce couvercle sortait un tuyau qui passait dans un premier tonneau plein d'eau ; le serpentín passait ensuite dans l'eau bien fraîche. Il était terminé par un robinet d'où coulait l'eau-de-vie dans un seau où était plongé l'alcoomètre pour mesurer le degré.

Pour alimenter son alambic, Rémi, au lieu de puiser l'eau de la rivière, se servait de la source Saint-Martin qui arrivait à la machine par un chéneau qui traversait la rivière et coulait directement dans la cuve du serpentín. Rémi disait que cette eau donnait un degré de plus que l'eau de la rivière. Et quand il faisait goûter l'eau-de-vie à ses amis qui venaient le voir, il leur disait : "Il ne faut pas que je me trompe de robinet, tu ne serais pas content, bien que la source de Saint-Martin soit tout à fait bonne".

Vers la Saint-Martin, qui est le 11 novembre, Claude et Mathieu allaient voir Rémi à la sortie de la messe et lui demandaient : "Quand commences-tu à faire l'eau-de-vie, nous sommes à la Saint-Martin, il faut y penser". Et Rémi n'était jamais bien pressé de répondre : "Bonjour ! vous n'êtes pas plus pressés que les autres, d'abord il vous faudra amener du bois de hêtre bien sec. L'année dernière vous m'avez amené du bois tout mouillé, il n'y avait pas moyen de faire cuire le *gène* !"

Il faut dire que le vigneron qui amenait son "gène" amenait en même temps un demi tombereau de bois et un bon casse-croûte pour le matin et pour midi, car on ne laissait pas éteindre le feu de toute la journée. Par moment ça chauffait trop fort, et Rémi versait de l'eau froide sur le couvercle et retirait des tisons de la chaudière ; parfois aussi, impossible de faire bouillir l'alambic.

Pour tenir le couvercle bien fermé il n'y avait pas de boulons ni de joint. Rémi faisait un peu de pâte avec de la farine, il la mettait tout autour du couvercle, et pour tenir bien fermé il le chargeait de sacs de terre et de pierres pour l'empêcher de se soulever. Rémi allumait sa chaudière à six heures du matin. Et chaque feu donnait de cinq à huit litres suivant la qualité du "gène" ; il faisait trois ou quatre feux par jour, ce qui faisait un client toutes les douze heures.

En hiver, quand tout le monde avait amené son "gène", Rémi faisait monter la volante (les services fiscaux), il rangeait son alambic sous le hangar à côté de sa maison et le "rat de cave" plombait sa machine pour qu'il ne puisse plus s'en servir.

Maintenant que Célestin est à la retraite l'automne, après les vendanges, il est embauché pour faire l'eau-de-vie à Moingt. Lui qui a vu marcher l'alambic de Rémi au bois, faisant vingt litres de gnôle par jour, il est tout ébahi de voir l'alambic à trois feux qui chauffe au propane et qui fait de deux cent cinquante à trois cent cinquante litres par jour

Jean Chambon

L'olanbi de vé Rochi

veuto po Célestin

Vé Rochi, djïn la ton, kan gnève pè de privilèjou po fère lo gnolo, ouère le Mian ke lo fouéze djïn lé mouézu.

E chorjanvon lo chodéri è lu tuyo djïn le tonboré è le vétchio portchi po lu violajou, po fère kouère le jénou de lo kuvo kère bion konsorvo djïn lé bené kuvé ové de tère mouyé è bion lisso o lo truélo po ko li rintrésse ji d'ér.

Opré, kan é boyéron de privilèjou, lu vigneron oyon dre a milo degré : 20 litrou de sinkanto degré, kou gnaguésse ino kortounè de vigni ou 10, chake mouézon ève mè dre a su vïn litrou.

O don, voué Rémi de vé Rochi ke monti ino olanbi le lon de lo rivéri, djïn ino kobano, pè loin de lo fon de Sin-Mortchïn, è ke se beti o fère lo gnolo po lu Rocheloi.

Ouère ino grouosso chodéri on kuivre ové in kuéfe bonbo de lu du lè. Su éko kuéfe ou gnève in tuyo ke sourte è ke possave djïn in proumio touné plon d'égo è opré djïn in otrou onte kou gnève le sèrpantin ke possave djïn l'égo bion fréchi, è o fon le roubine onte ke sourte lo gnolo ke pissave djïn ino seyi onte kère plonjo l'alkomètre po mezuré le degré.

Po olimentè son olanbi, Rémi, a lieu de pouézè l'égo de lo rivéri, se sorve de lo fon de Sin-Mortchïn k'orivave vé lo mochino po ino chonè ke trovorsave lo rivéri è ke pissave dirèktomon djïn lo kuvo do sèrpantin. Rémi djize ké ke l'égo boyave in degré de mé o géne ke l'égo de lo rivéri. E kan o fouéze goutè lo gnolo a suz'omi ke venion le vére, o li djize: "Ou fo pè ke je me tronpéssi de roubine, te soriè pè konton, même ke lo fon de Sin-Mortchïn sésse fran bouno".

Otour de lo Sin-Mortchïn ké le onze novanbre, Yodou è Motchio trouvèron Rémy o lo sourtcho de lo messo è ly demandèvan : "O kan ke te koumonsé o fère lo gnolo, je son o lo Sin-Mortchïn, ou fo li sonjè", è Rémi jomé bion présso de réponde : "Bonjour ! vouz'été pè plu présso ke luz'otrou, d'obor ou vou foudre omené de boué de foyère bion se. L'an posso vou me meneté de boué tou tronpo, ou gnève pè mouyan de fère kouère le jénou !"

Ou fo djire ke le vigneron k'omenave son jénou, omenave on même ton, ino djimé tonborlè de boué è in bon kasso krouto po le modjin è po médji, porské léssanvon pè tué le fuo de tou le jour. Ou gnève de mouman ko chafave tro for, odon le Rémi vorsave d'égo frédji su le kuéfe è retchirave de tchizon de lo chodéri, é opré gnève de mouman kou gnève pè mouyan de refère prondre le buyi o l'olanbi.

Po teni la kuéfe bion soro ou gnève ji de boulou ni de join. O fouéze tan po de pèto ové de foreno ke betave tou le tour, è po z'o teni bion soro, o le charjave de sa de tèro è de pire po l'onpéchè de se soulevè.

Rémi olumave so chodéri o zéz'oure do modjin. Chake fuo ronde de sin o ui litrou suivan lo kolité do jénou, è o fouéze tré ou katrou fuo po jour, se ke l'i fouéze in klian po douz'ure.

On iver, kan trétu ayon chobo d'omené le jénou, Rémi fouéze montè la Voulanto (l'inspèktur dé frode), o l'onmenave son olanbi sou la chopio o kouto de so mouézon, è le ra de kavo l'y plonbave so mochino po ko pouyésse pè se n'on sorvi.

Yore ke Sélestin é on retrèto, o l'on dorio, opré lé vondème, o lé onbocho po fère lo gnolo vé Moin. Se ko veu morchè l'olanbi de Rémi o boué è fère vïn litrou de gnolo po jour, o lé tou éboï de

veure l'olanbi o tré fuo, ke chofe o propane è ke sor de du san sînkante o tré san sinkanto litrou po jour.

Jean Chambon

En revenant de vendanger

J'avais vingt-deux ans. Au moment des vendanges, un nommé Pinet, de Pralong, qui faisait l'eau-de-vie cherchait des ouvriers pour vendanger le dimanche. Et, à cette époque, il ne fallait pas manquer la messe, eh ! Mon frère qui travaillait chez Pinet vint à la maison et nous dit : "Vous viendrez bien, dimanche, Pinet ne trouve personne ?" Ma mère dit : - "Eh bien ! Vous allez manquer la messe. Gare au diable !

Mais mon frère dit :

- Vous gagnerez quelques sous, vous serez bien contents.
- Eh bien ! Nous ne demandons pas mieux.

J'y allais, et mon frère qui avait cinq ans de moins que moi, et le Joseph et la Maria.

Nous sommes partis vendanger le dimanche matin, tout contents, pour cinq sous croyant gagner le million ce jour-là. Et nous avons vendangé à Pralong. Nous étions vingt-huit ou trente. Il faisait beau, c'était le mois de septembre... Et le soir nous remontons, nous soupçons, chantons, enfin nous passons une bonne veillée. Et puis à minuit et demi, une heure du matin, nous partons, nous en allant à Germagneux. De Pralong cela faisait loin pour monter à Saint-Bonnet.

Il faisait clair de lune, nous chantions, tous bien heureux. Tout à coup, après avoir passé le bois de Lard : "Oh là là ! regardez donc ces hommes qui sont là-haut, mais où sont-ils ? Sur le chemin qui mène à Planchat !" Et c'était bien vrai.

Il y avait quatre hommes. Oh là là ! nous n'avions plus envie de chanter. Moi, j'étais la plus vieille et j'avais peur, tiens. C'était des hommes tous vêtus de la même façon, avec de grands pardessus et de grands chapeaux. Ils étaient sur un chemin, un peu au-dessus de nous. Nous ne sommes pas passés tout à fait à côté d'eux, mais c'était juste. Nous étions au croisement, vers le chemin de Monate, nous allions au Ruisseau pour ensuite monter à Germagneux.

Et nous ne disions plus rien, nous n'avions plus envie de chanter. Nous nous disions : "Oh là là ! que ferons-nous, que ferons-nous s'ils nous poursuivent ?" Nous regardions seulement s'ils nous suivaient. Mais rien ne venait, heureusement. Il y en a un qui bougea un petit peu. Ils étaient quatre, tous quatre vêtus de la même façon, à l'embranchement du chemin.

Et puis une fois passés, nous nous sommes dit : "Nous ne voyons rien maintenant, ça va".

Et puis nous sommes arrivés à la maison et nous avons raconté cela à ma mère. Elle nous dit : "C'est bien fait, vous avez manqué la messe, c'est le diable que vous avez vu !"

Toutes les fois que je passais par là, ensuite, je pensais à cela ; nous avions eu rudement peur ce jour-là.

Mme Thérèse Guillot

An revenan de vondémè

J'ayïn vînt'duz an. O mouman de lé vondéme, un numo Pinè de vé Pralon ke feze l'o de vi, voule de monde po vondémè lo djèmonche. E, d'iko mouman foule pè mankè lo messo é ! E mon frère ke li trovoyave veni o lo mouézon è nou djezi: "Vîndri bon vondémè djèmonchi, Pinè trove dongu". E mo mère diezi : - E bon ! mankari lo messo, garo pè le djèble !

Mè mon frère djezi : "Vou foro koke so, sori bon kounton".

E bon demandon pè mio. Je l'élio, mon frère kave sînk'an de moin ke me, è le Jozèf è pi la Maria.

Portèron djèmonche madjîn vondémè, trétu kounton, po sîn so, krèyan ke j'alian amossè le miyon ko jour.

E je vondémèvon vé Pralon, étian vînt'uit ou tronto. Fouéze bon, vouère le mé de stonbre. E le devéssi, je montèron, soupèron, chantèron, passèron ino bouno veyè. E pé o méneu è djemi, ïn'ur do madjîn, partèron, nouz'onnooléron vé Jèrmagni. De vé Pralon ou feze loin po mountè vé Sin-Boune.

Oubre klèr de luno, chantayan, trétou bion'eureu. Tou por in ko, kan aguèran posso le Boué de Lère, djezian : "O la la ! avizè don ke luz'ome ke son omon, mè onte ké son, su le chemi ke monte o Planchè. - E oué vré étion.

Yaye katrez'ome. O la la ! j'ayan plu onvio de chantè. Me j'èrîn lo plu viéye è je lé sarèyan lé fèsse tè. E dez'ome tu vétchi de méme, de gran pordessu è de gran chapio. E l'éron in chemi tan po o dessus de nu. Passèvan po fran o kouto de yèlou mè guère san mankave (le chemi de vé Mounate, o krouézomon, passayon dessus, alayan o lu Ri po mountè vé Jèrmagni opré).

E djezian ron, ayan plu onvio de chantè. Nou djezian o la la, ke foron, ke foron si é nou pèrton opré. Avizian mè si é vènon po dorié nu. E ron ne vene, mè orozimon. N'y a vun ke bouji tan po. E l'éron katre, tu katre vétchi lo mémo, o l'onbronchomon do chemi. E pi, ino vé on fassi, nou djezian "ne veyon ron yore, voué bian".

E pé orivèron o lo mouézon, zo djezian o mo mère. E nu djezi : "Voué bien foué, zayé manko lo messo, voué le djèble ke z'avé veu !"

Touté lé vé ke li passayïn opré, je li ponsayïn; j'aguéron rudomon po ko jour.

Thérèse Guillot

Kante sonnayin mon aveno

1 - Kante sonnayin mon aveno,
Tapayin do pi,
Tchakayin dé man,
Kante sonnayin mon aveno,
Je sonnayin lo feno.

2 - Kante j'arsayin mon avano,
Tapayin do pi,
Tchakayin dé man.
Kante j'arsayin mon aveno,
J'arsayin lo fano.

3 - Kante je roulayin mon aveno,
Tapayin do pi,
Tchakayin dé man,
Kante je rouleyin mon aveno,
Je roulayin lo feno.

4 - Kante je méssounayin mon aveno,
Tapayin do pi,
Tchakayin dé man.
Kante je méssounayin mon aveno,
Je méssounayin lo feno.

5 - Kante je kuchayin mon aveno,
Tapayin do pi,
Tchakayin dé man.
Kante je kuchayin mon aveno,
Je kuchayin lo feno.

6 - Kante j'ékouyin mon aveno,
Tapayin do pi,
Tchakayin dé man.
Kante j'ékouyin mon aveno,
J'ékouyin lo feno.

7 - Kante je vantayin mon aveno,
Tapayin do pi,
Tchakayin dé man.
Kante je vantayin mon aveno,
Je vantayin lo fena.

8 - Kante je mezurayin mon aveno,
Tapayin do pi,
Tchakayin dé man.
Kante je mezurayin mon aveno,
Je mazurayin lo feno.

9 - Kante je vondjin mon aveno,
Tapayin do pi,
Tchakayin dé man.
Kante je vondjin mon aveno,
Je vondjin lo fano.

10 - Kante je tuchayin lou so de mon aveno,
Tapayin do pi,
Tchakayin dé man.
Kante je tuchayin lou so de mon aveno,
Je tuchayin lo feno.

Le père de mo mère rakontaye k'étan gosse, ino vé le lou sère foutu djïn lé feye. E le lou menaye ino feye, è on même ton por dori, avé lo kouo o tuchave lo feye po lo fère avansè.

Alor, le borji kère mon gran père, koure o fon de trin dessu le ruchi, an alan si vite ko pouyi pè se reteni. O glisse, o tonbe su le lou ke lèche lo feye è se sove.

E l'ayan gu po si bian l'un ke l'otre, è soi-dizan ke oué vré.

Marcel Epinat

Le loup

La père de ma mère racontait qu'étant enfant, une fois, la loup se mit parmi ses brebis. Et le loup mordit une brebis, lui donnant des coups de queue par derrière pour la faire avancer.

Alors le berger, qui était mon grand-père, courait à fond de train sur les rochers, en allant si vite qu'il ne put pas se retenir. Il glisse, tombe sur le loup qui lâche la brebis et se sauve.

Ils avaient eu peur, autant l'un que l'autre. Et soi-disant, c'est vrai.

Marcel Epinat

Une dot en 1923

J'étais à la veille de me marier et un dimanche mon fiancé vient à la maison me chercher pour m'emmener chez ses parents dîner avec eux. Bien contente, je ne refusai pas. Mon beau-père était parti à la messe à Saint-Didier.

A la sortie de la messe, il trouva un marchand de vaches, Joanny Carat, et il lui proposa d'aller boire un verre avec lui au café Marcoux. Il accepta tout de suite, et mon futur beau-père savait ce qu'il voulait lui dire. Tout de suite il lui dit qu'il avait une vache à vendre dans son étable, une jolie blonde, une grosse blonde, la plus jolie de son étable. Joanny Carat lui dit tout de suite oui, mais qu'il voudrait la voir : "mène-moi chez toi la voir !"

Il vint à la maison, le dîner était prêt. Ma future belle-mère lui dit : "Joanny, vous allez dîner avec nous". Il accepta tout de suite. Nous fîmes un bon dîner et après il voulut voir la grosse blonde. Ils le menèrent à l'étable. C'était le moment de traire les vaches.

Ma belle-mère partit avec son seau pour traire la vache et lui dit : "Joanny, vous verrez comme elle a du lait. C'est une bonne bête". Bien contents tous...

Mais tout à coup ce ne fut plus la même chose : le beau-père n'avait pas dit au marchand de vaches toutes les qualités et les défauts de sa bête. Ma belle-mère (était) avec son tabouret et son seau en train de traire la jolie blonde, un grand coup de pied au seau, le lait en l'air, le seau d'un autre (côté), ma future belle-mère les jambes en l'air avec son tabouret dans la bouse. Il y en avait de tous les côtés, sur les mains, sur la figure, sur les fesses. Il y en avait partout de cette bouse. Elle était jolie, je peux vous le dire. Elle se lève et elle laisse tout le reste à travers l'étable et court se laver. Elle ne sentait pas bon.

Le futur beau-père était ici qui regardait et moi à côté ; nous ne disions pas un mot et le marchand de vaches dit à mon futur beau-père : "vous m'aviez bien dit que vous aviez une jolie blonde, mais vous ne m'aviez pas dit ses défauts. Qu'est-ce que je vais faire maintenant que j'ai fait le marché de quatre cents francs (prix que) j'ai dit que je paierai cette vache. Jamais je ne pourrai la revendre à un paysan. Mais elle est belle et elle se porte bien. Je pourrai toujours la faire vendre à un boucher pour la tuer."

Ils retournèrent s'asseoir à la maison, à table. Et moi, toujours derrière à les suivre et j'écoutais bien ce qu'ils disaient. Le marchand de vaches (disait) : "Le marché est fait, vous me donnerez une corde ; je (lui) la mettrai au cou et l'emmènerai avec moi". Il passe la main dans la poche de sa veste, sous le bras, et sort un petit sac de toile : c'était plein de louis d'or. Il lui paya sa vache tout de suite : quatre cents francs et quand ma future belle-mère qui s'était mise bien jolie, bien propre, s'approcha de la table, elle vit tous ces louis d'or sur la table ; mon futur beau-père de même, mon fiancé qui était ici à côté qui voyait tout ça, et nous qui allions nous marier, comme nous étions heureux de voir tout cet argent ! Une fois le marchand parti, mon beau-père fit passer son garçon, son petit comme il disait à côté de lui et lui dit : "Eh bien Emile ! tu vas te marier, ramasse ça pour toi ! C'est ta dot ces quatre cents francs. Je ne peux pas t'en donner plus". Il était heureux comme tout... Quatre cents francs !

Mais ce n'était pas tout. Moi, j'écoutais tout et en moi-même je me disais : demain, sans aller plus loin j'en aurai peut-être plus que toi.

Je me mis bien jolie le lundi matin. Avec mes petits sabots à bretelles je partis à Saint-Priest, chez monsieur Villeneuve qui me donnait du travail de broderie, des grenades. Et comme je savais que j'allais me marier je ne prenais pas d'argent ; je le laissais sur mon carnet marquer mon travail. Je lui demandais bien poliment s'il pouvait me payer aujourd'hui, que j'allais me marier et que j'avais besoin de l'argent tout de suite. Il me dit oui. Il passe à la cuisine et fait le compte sur mon carnet de ce qu'il y avait. J'avais neuf cents francs et il me les donna ce jour-même. Si j'étais heureuse ! et, en moi-même, je me disais : c'est l'argent de deux grosses vaches.

Maria Avignan, 84 ans, Saint-Didier-sur-Rochefort

Ino doto in dixè nô sin vint traé

Ou èri o la vèyi de me maryè, è ino djominchi, mon fiyanso vîn o la mouézon me kèr po m'inmenè ché su porin djiné avé yu. Byïn kontinto, ou ne refuzi pè. Mon biô-per èr portchi o lo messo vé Sin-Dé.

O lo sourtcho de la messo ô trouvi ïn morchan de vache, Joani Kora ; o li propôzi d'olè beûr ïn kanon avé se ô kofé *Marcou*. O l'aksepti tou d'suitchi è mon futur biô pèr save se k'ô voule li djir. Tou d'suitchi ô li dissi k'ôl'ave ino vachi o vindre dedjîn son'étrèblo. ïno jinto blondo, ïno grosso blondo, lo plu jinto de son'étrèblo. Joani Kora dissi tou d'suitchi : "oui ! mè vouldri la veûr : mèno me ché te la veûr".

O veni o la mouézon. Le djiné èr préto. Mo futur bèlo mèr li dissi : "Joani ! vou èlè djiné ché nu". Ol'aksepti tou d'suitchi. Fèran ïn bon djiné è apré ô vouli veûr lo grosso blondo. E le menèron o l'étrèblo. Vouèr le mouman de tchirè lé vache.

Mo bèlo-mèr portchi avé son bru ïno grando seyo po muidre lo vache, ié lïn djin : "Joani ! Ou veûri koumo élo de laé ; voué ïno bouno bétchi". Byïn kontin tréto...

Mè tou d'ïn kô ne fi pè lo mémo. Le biô-per n'y ave pè dji o morchan de vache touté lé kalité è lu défô de son betchi. Mo bèlo mèr avé son selon è so seyo, intrin de tchirè la jinto blondo : tou d'ïn kô, se k'ou'é k'ou arivi : lo grosso blondo, d'ïn gran kô de piaé apré la seye... Le laé in l'èr, la seye d'ïn ôtre. Mo futuro bèlo-mèr, lé jinbe in l'èr avé son selon dedjïn lo bouzo. Ou n'i in'ave de tréto lu lè, po lé man, po lo figuro, po lé fesse ; é n'an n'ave de portou de kelo bouzo. El'èr jinto, poyu vou zu djire. E se lève é léssi tou le reste o trovèr de l'étrèblo è kouri vite se lavé, é ne sinti pè bon.

Le futur biô-pèr èr tchi k'ovisave è me dô kontro. Ne pipavan pè mo, è le morchan de vache dji o mon futur biô père : "M'avé byin dji k'avyé ïno jinto blondo, mè m'avyé pè dji su défô. Ké k'ou vo fouér our, apré avé foué le morché de katre sin fran k'ou é dji k'ou poyeré ke lo vache ; jamoué ou pouré lo revindre o ïn païzan. Mè él'é jinto é se pôrte byin. Pôré touju lo fouére vindre o in bouché po lo tuyè".

é tournèron s'assetè o lo mouézon o lo trèblo, è me toujôr doré o lu suivre. E ou akoutavïn byin se k'é djon. Le morchan de vache dissi : "morché é foué ; ou me douneri ïno kôrdo, li betéré ô koué è l'inmeneré koumo me". O passe la man djïn lo pochi de so vesto dessou le bra è sourti in p'tchi sa de tchalo ; vou èr plin de loui d'or. O li payo so vache tou de suitchi : katre sin fran tout'ïn loui d'or. E kan mo futuro bèlo-mèr, ke s'èr betè byin jinto, byin proprio, s'oprouchi de lo trèblo, k'é veyi tréto kelo loui d'or su lo trèblo ; mon futur biô pèr lo mémo è mon fiyanso k'er tchi do kontro, ke veye tou tyin, e nu k'alan nu mariè, si vou èran eureu de veure tou kel'orjin. ïn ko le morchan de vache portchi, mon biô-pèr fi passè son gorson, son p'tche, koumo dje, do kontro se è li dissi : "è byin, Emile, te voué te mariè ; amasso tyin por te, voué to doto kelo katr'sin fran. Ne pouyo pè te nin dounè de moué". O l'èr eureu koumo tou... Katr' sin fran !

E me, vou akoutavïn tou è in me mémou ou me dji : "deman, sin alè plu louïn ou n'in oré mintô moué ke te".

Me beti byin jinto le lu dé madjïn. Avé mu p'tchi éssiyo o bretèl. Ou porti vé Sïn-Pré ché M. *Villeneuve* ke me dounave de travaye de brouderio de grenade è koum'o savïn k'ou alave me moriè ou ne prenïn pè d'orjin ; ou zu léssavi dessu mon korne morko mon travaye. Ou li demandi byin poulimin si ô pôr me poyè onè, k'ou alave me moriè è k'ou avïn besouïn d'orjin. Tou de suitchi o me dissi oui. O passe o lo kuisino è o fi le kontou dessu mon korne de se k'ou y ave. Vou avïn no sin fran è ô me lu douni kô jôr. S'ou èri eureuzi ! è in me mémo ou dji : "voué l'orjin de lé doué grosse vache !"

Maria Avignan

Une histoire de chasseur :

Messe de minuit

C'était à Noël, le jour de la messe de minuit. Les gens allaient fidèlement à la messe de minuit. Il y avait de la neige, il faisait clair de lune et il y avait un chasseur à Malleray qui se dit : "Je vais aller chasser le lièvre".

Et le voilà parti avec son fusil. Et pas manqué, il tombe sur une trace. Il la suit et il trouve un lièvre, lui tire un coup de fusil mais le blesse seulement. Le lièvre était blessé à la patte et il y avait des traces de sang dans la neige.

Il se dit : "Je l'aurai bien maintenant, il n'y a plus qu'à le suivre".

Mais le lièvre filait ; il descendit vers le Moulin, le fit passer au Chênevis, remonta vers "Somèle", vers les Grands Champs, les Grandes Garnées. Et lui commençait à tirer la langue. C'est que le lièvre filait toujours. Pourtant le chasseur se disait : "Je l'ai blessé, je devrais l'avoir".

Et, tout à coup, quand il arrive à "Montoriset", qu'est-ce qu'il voit ? Le lièvre planté sur un rocher, qui le regardait et lui dit : "Il marche bien pour un boiteux".

Il s'est ramassé, il n'avait plus envie de tirer un coup de fusil. Et les autres années, il alla à la messe de minuit.

(un habitant de Châtelneuf)

Messo de méneu

Vou'ère po lo messo de méneu, o Chalande. Le monde alayon bian o lo messo de méneu. E n'i aye vün de *Maloré*, in chossére, o lieu d'olè o lo messo de méneu, ou ave foué d'ivèr, ou'ère klèr de luno, o djizi : "Je vole olè o lo yoro".

E le vession portchi avé le fuzi. E pa manko, o ve-i ino trassé. O segui, è, o trouvi ino yoro, li manchi in ko de fuzi, mè o lo blessi mè. Anfin, o lo tuchi o ino chanbo, è y'oye de trassé de san djïn l'ivèr.

O djezi : "Je l'oré bon yore, n'i yo mè o segre".

Me lo yoro filaye, é devoli vé le Moulon, le fi possé vé lou Chenevi, remounti vé lo Somèle, vé lou Gran Chan, lou Gran Garné.

E se, o koumonsèye o tchirè lo longo. Vou'é ke lo yoro filèye toujours. Pourtan o se djize : "Je l'é blessé, derïn l'ové".

E tou por ïn ko, kant'o l'orivi vé Montorizé, k'é k'o veyi ? Lo yoro planté su in rouchi, ke l'ovizave, è pé n'i djizi : "E marche bian po ino bigue !"

O s'omossi, o l'agui pè onvio de tchirè in ko de fuzi. E lez'otré sézou, o l'oli o lo messo de méneu.

La basane

La basane, tablier de cuir des forgerons, symbolise toute la classe ouvrière de Saint-Etienne dans cette chanson populaire.

Ce texte anonyme retrace en peu de vers la misère matérielle et morale de l'ouvrier stéphanois et son exploitation par les riches alors qu'il est, par son travail, la source de la prospérité industrielle de la ville. "Tu es malheureux, tu es la graine qui fait les heureux. Aux riches tu produis tout, aux riches tu fournis tout... Tu les salues, messieurs et dames ; tu les respectes tous. Tu les vois se promener le nez en l'air, ils te menacent de leur canne, c'est à toi à céder le passage..."

Ce mépris s'accompagne de lourds impôts en particulier sur le vin : "Deux liards (d'augmentation) sur les dépenses qu'on fait pour les repas [écots], un sou ou deux par pot [de vin] !" !"

La guerre éclate-t-elle ? L'ouvrier devient chair à canon et doit courir au feu comme remplaçant du riche, pour quatre mille francs que trouvent les patrons en rognant sur le salaire de la semaine. D'ailleurs que sait faire le riche hormis bien manger et bien boire et gratter du papier ? Il ne sait pas enfoncer un clou ou broyer de la terre... Que ferait-il sans l'ouvrier ?

Après une vie de misère et de privations, le vieil ouvrier usé prend la canne, cherche l'hôpital, reste quelques mois à la Charité, passe par Notre-Dame et va vers un monde meilleur. C'est son destin... Les beaux jours sont perdus, le chômage frappe, il n'y a de l'ouvrage que pour trois jours chaque semaine ; le travailleur ne gagne pas son pain, ses forces s'épuisent... Pauvre compagnon !

Georges Straka a analysé les origines de cette chanson ⁽¹⁾ qu'il fait remonter à la fin du XVIII^e siècle : "La tournure d'esprit que révèle cette chanson d'inspiration quasi socialiste, pourrait à priori paraître suspecte au XVIII^e siècle, mais en réalité, elle semble bien refléter la tension qui existait à Saint-Etienne sous l'Ancien Régime entre les patrons et les ouvriers, ainsi que le malaise qui en résultait et qui allait en s'aggravant depuis le milieu du siècle jusqu'à la Révolution..."

Tout à la fois cri de révolte et prise de conscience, la basane fait partie du patrimoine culturel de la classe ouvrière de Saint-Etienne. Elle nous rappelle aussi que le patois était, il y a seulement un siècle, la langue du petit peuple des villes.

Joseph Barou

⁽¹⁾ Georges Straka, *Poèmes du XVIII^e siècle en dialecte de Saint-Etienne*, tome 1, société d'édition Les belles lettres, Paris 1964.

La basana

(chanson populaire stéphanoise)

1/ Póra basana,
Toun so ey malhérou.
Ti sey la grana
Que fat lou bionhérou :
Au richou proudus tout,
Au richou fourniey tout.
Vou-ey t-ïn ma de migrana
Que te fara languï, póra basana !

2/ Pora basana,
Ti lou salues tous,
Moussue et dana ;
Ti lou respectes tous.
Ti lou veu parmèna
Dïn l'ai levant lou na,
Te menaçant de cana ;
Vou-ey t-à tet à céda, póra basana !

3/ Le lois de villa
Ant doubla lous impó
- Gara, la bila ! -
Et l'aigua *dó trounfó*
Dou lia su lous écots,
In so ou dou par pot l
Fó bère de tsana,
Ou bon te fó creva, póra basana !

4/ Le lois de guerra
Nous appellount au coumbat.
Classi rebella,
Vou lay fó tou alla l
Par quatrou milla francs,
Ey fant ïn remplaçant,
Rognant su ta semana ;
Vou-ey t-à tet à fiala, póra basana !

5/ Ly-a t-ou ïn siègeou
Ou bion ïn grand coumbat ?
Póra basana,
Vou-ey t-à tet à mouda !
Lou richou ey trop louordó
Par mounta à l'assó ;
O prondrit la migrana
Vou-ey t-à tet à grimpa, póra basana !

6/ Que sant-i faire ?
Que gratta lou papie
(D')ïn ai de plaïre,
Bion bère et bion migie.
Sant pa cougnie ïn cló
(Vous ririas voutroun só),
Pas nió breÿie de mana.
Hélas ! que fariant-i sen la basana ?

7/ Quand la basana
Ti ne po plu porta,
Ti pronds la cana,
Ti charches l'hôpita ;
D'iqui la Charité,
L'sei par quóquous meys,
Peusson, vai Notra-Dana !
Hélas ! veyquia toun so, póra basana !

8/ Póra basana,
Ti-as perdu tous biau joues.
Dïn la semana,
Ti travailles treys joues ;
Fó travaillie pas ron,
Vou gagne pas soun pon.
Vou épueise ta fountana.
Que vas-tu deveni, póra basana ?

Le bou de vé Sartchine

Vé Sartchine, yave ino bouno fana k'ave in bou E pui prenan d'iaje, é voule se n'on débarossè, é pouye plu le teni, voué se ke gouvornave, é voule le vendre.

E koumo djïn touté lé koumuné, vé Sartchine, n'y a jamé tro d'orjan po lu trovo, foule trouvé in mouyan po pouyi fére koku so. E déssidéron, koumo kelo fana voule vendre son brekin, de l'ochetè. E le guèrde se n'on okupore, o le gardere bon on gardan son bėtiè, è o fore bon sorvi lé chiore. E ou fere de so po lo koumuno, in petche supléman, koi.

E vétcho, é l'achèton ko bou, vouère in bon bou, o l'oye pè de défo. E koumonséron o li menè ino chiore, o mouman de lé chiore. O débu ou morchi tou bian. Le bou fezi son travaye. Bon.

Po la segondo, le bou aye réfléchi son doute, inpoussible, ko bou o n'on voule ron sovure.

E djezéron : "O, ko bou dé être malade !"

E l'alèron vére lo feno è li demandèron :

- O l'ère pa malade voutron bou ?

- Mè no, o l'ère pa malade !

Alor é le karésse è é li fézi : "Alor, mon petche bou, mon Martin, ke ke tè ? Voué pè ?

E l'otre répondi :

- Be, be, be.

E luz'otre li konprenion ron. Mè lo feno djezi :

- O jé bon konpré se ko l'o. O m'o dji ke yore ko l'ère fonksionére, o l'oye plu bezoin de se kossè lé kouye.

Marcel Epinat

Chansonnette

Kan j'érin jouéne,
Parèvan lé chioré
Djïn le boué de mon tonton.
Karéssanvon lo drolo
Dori le garnasson.